Hervé Cariou

Brittia

L'Histoire méconnue des Bretons

3è édition augmentée

Brittia

L'Histoire méconnue des Bretons

Personnage : Bernd (Momentmal) | Pixabay

Paysage : Karen Purcell (iandkarenp) | Pixabay

Hervé Cariou

Brittia : L’Histoire méconnue des Bretons

Licence : Attribution 4.0 International (CC BY 4.0)

Autoéditeur : carioulibrairie.wordpress.com

Publication : 2023 | **troisième édition** revue, corrigée et augmentée

Du même auteur :

1. Scythia : L'étonnante Histoire de l'antique Irlande
2. Brittia : L’Histoire méconnue des Bretons
3. Keltia : L’étrange Histoire des Celtes
4. Nâga : L'Histoire de la population nâga
5. Maya : L’Histoire de la population maya
6. Luzia : L’Histoire ancienne du Nouveau Continent
7. Gaia : La Préhistoire revisitée
8. Koya : Les indices de la "génohistoire"
9. Sela : Des témoignages historiques surréels
10. Troia : L’Histoire de la Nouvelle-Troie
11. India : Les origines de l’Inde
12. Namaka : Les origines des peuples *antiques*
13. Europa : Les origines des Européens
14. Brittia II : Du Kalimantan à la Bretagne
15. NRYN : L’origine inconnue de notre humanité
16. Scythia: The Amazing Origins of Ancient Ireland
17. Ibéria : L’énigme proto-ibère
18. Furia : Les deux guerres mondiales décodées
19. Tè Ra : Quand l’Histoire dépasse la fiction
20. Origins of the Celts (sous le pseudonyme Cryfris Llydaweg)
21. Futuria : Le futur proche décodé
22. Edda : Le "space opera" norrois
23. Atlantia : L'énigme proto-atlante
24. Nysa : La première conquête

Autres essais :

- Napoléon B. L'interview
- de Mirepoix. L’interview
- Europe antique. Un glossaire
- Ancient Europe. A glossary
- Leabar Gabala. La suite
- La Bretagne. L’indépendance?
- J. Churchward. Un glossaire

Introduction

Avant d'aborder le sujet de l'origine des Bretons, un survol de l'Histoire européenne peut s'avérer utile. On commence par le Ve millénaire av. J.-C., soit entre l'an -5 000 et l'an -4 000.

Le 5e millénaire

Deux mille ans avant l'éclosion de la civilisation égyptienne, des chasseurs-cueilleurs peuplent l'Europe. Les sites nommés (lieu ou habitants) correspondent à des cultures sociales connues de l'archéologie. Le symbole 🌿 correspond à des régions de fermiers dispersés sans culture sociale particulière. Celle au nord des Alpes et celle de Vinča couvrent (au moins) les rives du Rhin et du Danube.

L'architecture en pierre reste peu développée et se concentre en Bretagne et dans le Poitou. Cela dit, en Anatolie (Turquie et nord de la Syrie actuels), ce genre de sites existe depuis au moins le millénaire précédent. Enfin, les ancêtres des futurs Basques investissent déjà les Pyrénées.

Barnenez abrite le plus ancien (et le plus grand) cairn d'Europe. Ce dernier mesure 70 m de long et 20-25 m de large et comprend 11 chambres funéraires. Locmariaquer fut un site habité de plusieurs hectares et sa densité de population était élevée (pour l'époque). Enfin, à Carnac, c'est le début de la construction des alignements.

La proximité des trois sites relève-t-elle un hasard ? On irait jusqu'à suggérer que Carnac était le chantier, que Locmariaquer était le lieu de vie de la main-d'œuvre et que Barnenez honorait des personnalités de l'époque. Dans ce cas, quelle culture (organisation sociale) du néolithique pouvait-elle déployer de telles ressources ? Et dans quel but ?

Le 4e millénaire

Le site de Carnac reste toujours en activité. Au milieu du millénaire, c'est le début de la construction de Stonehenge. Enfin, la première cité fortifiée européenne apparait aux Orcades, un archipel au nord de l'Écosse : c'est le Ness de Brodgar. Le site a une taille de trois hectares et abrite entre autres une muraille de 400 m de long.

L'excentricité de ce Ness interpelle les spécialistes. Comment peut-on expliquer la présence de la plus ancienne cité européenne sur une île de 500 km2 située à la même latitude qu'Oslo et où résident de nos jours 17 000 habitants ? Des cultures avancées de l'époque pratiquaient-elles la navigation maritime et optaient-elles pour des terres à l'écart du continent européen ? Enfin, sont-elles liées à celle de Locmariaquer ? Sont-elles issues de communautés agricoles locales ?

Le 3e millénaire

Les sites de Carnac, Stonehenge et Brodgar restent toujours en activité. De nouvelles cultures apparaissent : celle des Minoens en Crète, celle des Hourrites en Anatolie, celle du Argar en Murcie (Espagne) et celle de la Céramique cordée dans le nord de l'Europe. Le minoen (le linéaire dit *A*) demeure le premier langage européen connu et n'est toujours pas déchiffré. Les historiens ignorent donc si les Minoens intègrent la famille indo-européenne. Les Hourrites, eux, proviennent d'une autre famille.

Le site de la culture du Argar s'étend sur 4,5 hectares et abrite entre autres des remparts de 300 m de long. C'est le premier site fortifié connu sur le continent. Il est moins excentré que celui de Brodgar mais sa situation géographique interpelle également les spécialistes.

À la fin du millénaire, la population mondiale aurait atteint les 100 millions d'habitants. Si l'on applique le ratio actuel (5 %) entre les populations européenne et mondiale, les Européens sont 5 millions à cette époque.

Le second millénaire

Les sites de Carnac et de Brodgar s'éteignent. Une nouvelle culture avancée apparait en Anatolie : le Hatti. Les Indo-européens apparaissent officiellement en Europe (Illyriens, Thraces, Macédoniens, Philistins, Achéens, etc.) et en Anatolie (Hittites, Louwites). Enfin, les cultures des Champs d'urnes et de Villanova apparaissent. On peut également ajouter que les Phéniciens du Proche-Orient sillonnent la Méditerranée depuis (au moins) le début du millénaire.

À propos de l'origine des populations indo-européennes en Europe, deux théories s'affrontent. Selon la première, ces populations ont évolué à partir de communautés agricoles locales. Selon la seconde, ces Indo-européens étaient des migrants.

Selon le *Lebor Gabála Érenn* irlandais (le plus vieux récit européen), les Scythes résidaient déjà sur les rivages de la mer Caspienne à la fin du millénaire. Même si

la chronologie du livre spécifie une époque plus ancienne, nous nous basons sur le nombre de générations (45) décrites dans ce livre avant l'an zéro de notre ère. Les Scythes sont des Indo-européens et seraient issus de la culture d'Andronovo (Sibérie…).

Entre 1000 et 750 avant notre ère

Des Thraces fondent la Phrygie et la Lydie. Des Louwites fondent (possiblement) la Lycie. Le Hatti (déjà colonisé par les Hittites) s'est éteint sous les coups de boutoir des « Peuples de la mer » (et des Philistins en particulier). Des Hourrites fondent l'État de l'Ourartou. Enfin, les Ibères apparaissent en Espagne et c'est la période de la création d'Athènes.

Selon le *Lebor Gabála Érenn* irlandais, les Scythes disposent d'une colonie en Sicile. Ils s'y rendent en passant par la mer Noire, la mer de Marmara et la mer Égée. Ils atteignent l'Irlande et fondent une colonie dont la population (avant de s'éteindre) atteindra 9 000 membres. Cette colonie était confrontée aux « Fomoriens » de l'île de Grande-Bretagne (une population inconnue de l'archéologie).

Entre 750 et 500 avant notre ère

La Phrygie est victime d'une incursion de Cimmériens. L'Ourartou doit s'avouer vaincue face aux Scythes et aux Arméniens. La Lydie ne peut résister aux Perses et la table est mise pour les futures guerres médiques entre les cités grecques et la Perse. La culture de Hallstatt succède à celle des Champs d'urnes. Enfin, ce sont surtout deux populations sorties de « nulle part » qui attirent l'attention : les Cimmériens et les « Keltoi » de Provence (France actuelle).

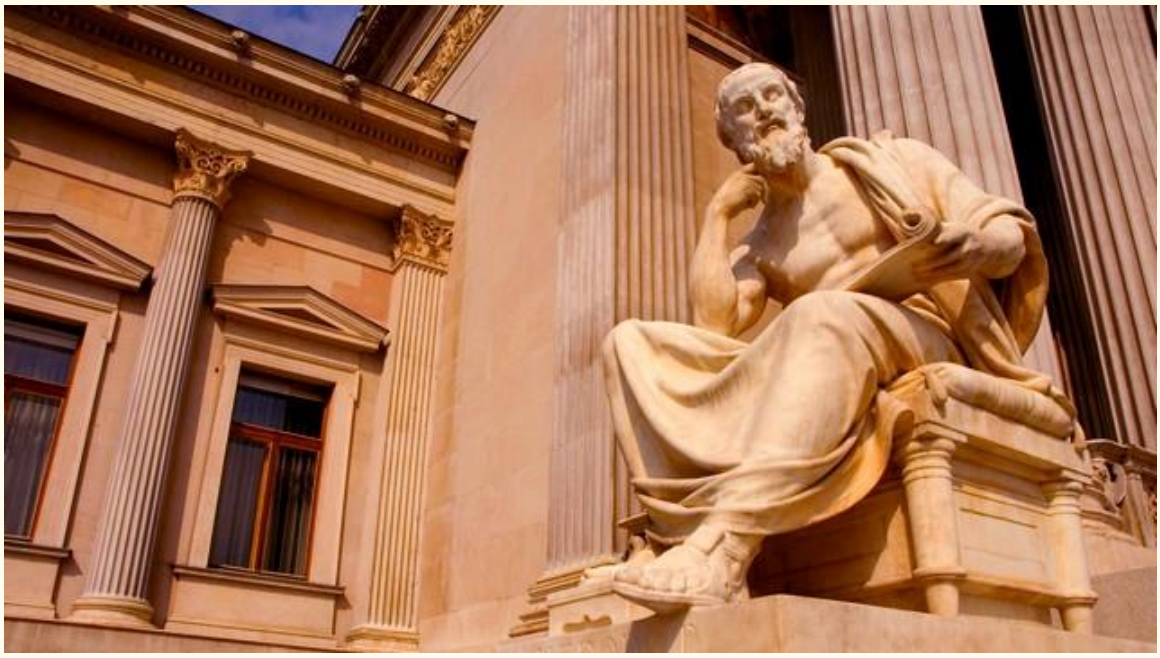
Les premiers sont des Indo-européens qui vers l'an -600 vont devoir quitter les rivages de la mer Noire pour éviter une invasion de Scythes (dont le nombre semble dépasser l'imagination). Les seconds sont des autochtones qui peuplent la région de la colonie grecque de Marseille fondée vers l'an -600. Les colons les désignent sous le nom de Keltoi. Les Romains latiniseront le nom : Celtae. Aujourd'hui, on parle de Celtes. Les historiens assimilent la culture de Hallstatt et les Celtes de Provence.

Selon le *Lebor Gabála Érenn* irlandais, des Scythes dits Gaëls s'implantent également en Espagne. Mieux encore : ils reviennent en Irlande en deux vagues successives : les Fir-bolgs et les Tuata De (« Peuples des Déesses »). Cette fois, malgré les Fomoriens, ils s'installent définitivement. Les Gaëls finiront par les

rejoindre et les chasser vers l'île de Grande-Bretagne. C'est la raison pour laquelle l'ancienne langue des Irlandais (et des Écossais) reste le gaélique. Enfin, le suffixe « bolg » du nom des Fir-bolgs peut poser sa candidature pour l'étymologie de Belge.

Concernant les vagues migratoires des Scythes décrites dans le *Lebor Gabála Érenn*, nous les avons résumées dans un essai précédent, *Scythia : L'étonnante Histoire de l'antique Irlande*.

Hérodote



Statue d'Hérodote devant le parlement de Vienne
Auteur : morhamedufmg | Wikipedia | CC 0 1.0

Les vagues d'émigration cimmérienne demeurent plus récentes. Dans son ouvrage *Histoires*, l'auteur grec Hérodote les évoque.

Hérodote (480-vers 420 av. J.-C.) était historien et géographe. Il était le fils d'un certain Lyxès probablement originaire de la Carie antique. En 469 av. J.-C., sa famille s'exile à Samos car elle rentre en conflit avec le tyran carien Lygdamos. Il séjournera en Égypte, en Syrie, dans la cité de Tyr (Liban actuel), à Babylone (Irak actuel), en Colchide (Géorgie moderne), dans la cité d'Olbia (Ukraine actuelle) et en Macédoine.

De retour à Halicarnasse, en Carie, vers 454 av. J.-C., il participe à l'insurrection qui renverse la tyrannie. Puis il doit s'exiler à nouveau et s'établit à Athènes où il sympathise avec Sophocle. Il suit ensuite les colons qui, à l'instigation de Périclès, partent fonder la cité de Thourioi, dans le sud-est de l'Italie. En fait, on parle d'une refondation car cette cité existait autrefois sous le nom de Sybaris.

Nous allons passer en revue les informations d'Hérodote sur les Cimmériens.

> *« On en raconte encore une autre à laquelle je souscris volontiers. Les Scythes nomades qui habitaient en Asie, accablés par les Massagètes, avec qui ils étaient en guerre, passèrent l'Araxe et vinrent en Cimmérie ; car le pays que possèdent aujourd'hui les Scythes appartenait autrefois, à ce que l'on dit, aux Cimmériens. »*
>
> *« On trouve encore aujourd'hui, dans la Scythie, les villes de Cimmérium et de Porthmies Cimmériennes. On y voit aussi un pays qui retient le nom de Cimmérie, et un Bosphore appelé Cimmérien. Il paraît certain que les Cimmériens, fuyant les Scythes, se retirèrent en Asie, et qu'ils s'établirent dans la presqu'île où l'on voit maintenant une ville grecque appelée Sinope. »*

La cité grecque de Sinope demeurait au sud de la mer Noire. Les Cimmériens auraient donc vécu autrefois dans le pays actuel des Scythes et se seraient retirés en Asie (occidentale) sur les rivages de la mer Noire. Ils se déployaient également dans le Bosphore (Turquie actuelle). C'est un détroit qui relie la mer Noire à la mer de Marmara.

> *« Dans tout le pays dont je viens de parler, l'hiver est si rude, et le froid si insupportable pendant huit mois entiers, qu'en répandant de l'eau sur la terre on n'y fait point de boue, mais seulement en y allumant du feu. La mer même se glace dans cet affreux cli, ainsi que tout le Bosphore Cimmérien. »*

C'est peu de dire qu'à l'époque, le climat de cette région semblait bien plus rude qu'aujourd'hui.

> *« Cyaxare, petit-fils de Déjocès. Ce fut lui qui chassa les Cimmériens de l'Asie. »*

Cyaxare était un souverain scythe. C'est sous son règne que les Cimmériens quitteront définitivement l'Asie. Hérodote décrit le débat chez ces Cimmériens avant que les Scythes ne leur tombent dessus.

> *« Ceux-ci, les voyant fondre sur leurs terres, délibérèrent entre eux sur cette attaque. Les sentiments furent partagés, et tous deux furent extrêmes ; celui des rois était le meilleur. Le peuple était d'avis de se retirer, et de ne point s'exposer au hasard d'un combat contre une si grande multitude ; les rois voulaient, de leur côté, qu'on livrât bataille à ceux qui venaient les attaquer. Le peuple ne voulut jamais céder au sentiment de ses rois, ni les rois suivre celui de leurs sujets (…)*
>
> *Les deux partis persévérant dans leur première résolution, la discorde s'alluma entre eux de plus en plus. Comme ils étaient égaux en nombre, ils en vinrent aux mains. Tous ceux qui périrent dans cette occasion furent enterrés, par le parti du peuple, près du fleuve Tyras, où l'on voit encore aujourd'hui leurs tombeaux.*
>
> *Après avoir rendu les derniers devoirs aux morts, on sortit du pays et les Scythes, le trouvant désert et abandonné, s'en emparèrent. »*

Ces évènements ont lieu après l'an 630 av. J.-C. car Hérodote précise que les Cimmériens en fuite pilleront la cité grecque de Sinope (fondée vers -630). À leur décharge, on peut préciser que leur population (en fuite) devait se nourrir. Plus d'un siècle avant la fondation de la démocratie en Grèce, les Cimmériens comptent déjà des « partis » dont le « parti du peuple ».

La suite n'est pas connue. Une hypothèse propose une colonisation et une assimilation par les Scythes. Cela dit, le témoignage d'Hérodote ne soutient pas cette hypothèse. L'idée qu'une partie des Cimmériens ait remonté le Danube reste une hypothèse. Pour soutenir l'idée, on peut préciser que le géographe grec Strabon précisait que les Cimmériens revendiquaient une alliance avec des Thraces.

Nous pourrions imaginer le scénario suivant. Les Cimmériens remontent le Danube, s'installent sur des territoires de l'actuelle Roumanie, puis dans la plaine de Pannonie (voire dans la plaine germano-polonaise). Enfin, des populations s'enfonceront encore plus à l'ouest et s'installeront entre le bassin parisien et les Alpes méridionales. Si c'est le cas, nous parlons des… Gaulois.

Certes, officiellement, ces derniers sont issus de la culture de Hallstatt antérieure à une hypothétique immigration des Cimmériens en Europe centrale. Il reste que ces Cimmériens apparaissent spontanément et disparaissent de façon aussi spontanée dans l'Histoire. Pourtant, leur société avait une maturité politique que les Grecs de l'Antiquité n'auront que bien plus tard.

En conclusion, nous irions jusqu'à suggérer que cette immigration cimmérienne massive fusionna avec la culture de Hallstatt. Cette dernière influence la culture de la Tène qui se développa en Europe à partir de l'an -450. Cela dit, l'objet de cet essai reste l'origine des Bretons.

Kymry

Ar Bard (à la lyre) et Alan Stivell (à la harpe celtique)
Photographe : Laureen Keravec | Wikipedia | CC BY-SA 4.0

Sur le plan « littéraire », les Bretons apparaissent dans le plus vieux récit européen : le *Lebor Gabála Érenn*. Nous utiliserons la traduction d'Henri Lizeray (auteur français, 1844-1905) publiée en 1884 sous le titre *Leabar gabala, Livre des invasions de l'Irlande*. L'action, légèrement postérieure au règne du pharaon Nectanébo 1er, se situerait autour de l'an 350 av. J.-C.

> *« Criomtan du Clair-Bouclier leur raconta ses malheurs, et un remède lui fut indiqué par le druide des Cruitnéacs, pour le temps où il serait en guerre avec les peuples de Fidga, dans les forêts ; c'était un peuple de Bretons qui étaient continuellement en engagement de bataille avec Criomtan. »*

Criomtan est un chef de l'antique Irlande et les Cruitnéacs étaient une population originaire du continent et alliée au souverain irlandais Eréamon. Les premiers Bretons connus étaient donc des « Fidga » et ne résidaient pas sur les terres d'Irlande. Ces Fidga se résumaient à une sorte de corps expéditionnaire.

Pour les historiens, les Bretons apparaissent à peu près à la même époque dans l'actuel Pays de Galles sous le nom de Kymry (prononcer Kumri), Cymri ou Cymraeg.

Les premiers textes connus des Kymry datent du VIe siècle apr. J.-C. Des bardes gallois les inspirèrent voire les rédigèrent. Le texte le plus connu reste l'*Y Gododdin* ou *Livre d'Aneirin* (du nom d'un barde). Les poèmes du barde Taliesin sont également regroupés dans le *Livre de Taliesin*. Enfin, on peut également citer les poèmes de Myrddin, ce dernier ayant inspiré le personnage de Merlin.

La seconde vague de textes reste plus tardive. L'écrit majeur reste le *Mabinogion* (aussi appelés les *Quatre Branches du Mabinogi*). Il contient quatre textes élaborés à partir de deux manuscrits du XIVe siècle : le *Livre Blanc de Rhydderch* et le *Livre Rouge de Hergest*. On cite les quatre textes : « *Pwyll, prince de Dyved* », *Le Mabinogi de Branwen*, *Manawydan fils de Llyr* et *Math fils de Mathonwy*.

Évidemment, la littérature galloise de l'époque est surtout connue pour sa légende d'Arthur mais cette dernière ne peut nous aider dans la quête des origines des Bretons. En résumé, nous ne disposons que de quatre livres : ceux d'Aneirin, de Taliesin, de Rhydderch (livre « Blanc ») et d'Hergest (livre « Rouge »).

Malheureusement, les textes des bardes ne font guère mieux : ils restent avares d'informations concernant l'origine des Bretons.

Owen Jones

Snowdonia (gallois : Eryri), Pays de Galles
Auteur : Joanna Rycerz | Pixabay

Owen Jones est né dans le comté de Denbighshire (Pays de Galles). Au milieu des années 1760, il s'installe à Londres. Il étudiait la littérature galloise dès l'enfance et collectionnait d'anciens manuscrits. Assisté par le barde Edward Williams de Glamorgan (Iolo Morganwg) et l'antiquaire William Owen Pughe, il publie le Myvyrian Archaiology of Wales en 3 volumes (1801-1807), une compilation de manuscrits datés du Ve au XIVe siècle.

Ces manuscrits furent déposés à la British Library de Londres. Il cofonda la Gwyneddigion Society de Londres en 1770 pour encourager l'étude de la littérature galloise. Il meurt en 1814 dans ses locaux sur Upper Thames Street (Londres). L'antiquaire William Owen Pughe (célèbre à son époque) s'est avéré ensuite être un faussaire mais sa contribution à la compilation des manuscrits d'Owen Jones provenait de sa collection personnelle qui, elle, s'avérait authentique.

Nous allons nous concentrer sur un personnage décrit dans ces manuscrits : Hu Gadarn. C'est le premier chef des Cymri qui mit les pieds en « Prydein » (Grande-Bretagne actuelle). Ces Cymri venaient du « Pays de l'été » et plus précisément de

« Deffrobani ». Ils traversèrent la mer « Tawch ». Une fois sur l'île, ils seraient parvenus en « Llydaw ». Deux autres chefs les accompagnaient : Prydein ab Aedd Mawr et Dyvnwal Moelmud.

Nous reviendrons sur le Pays de l'été et Deffrobani mais la mer Tawch pourrait (au conditionnel) être la partie orientale de la mer du Nord qui relie l'Allemagne et l'Angleterre actuelles. Concernant l'île de Grande-Bretagne, ces Cymri l'avaient baptisé Prydein (est-ce un hommage au chef Prydein ab Aedd Mawr ?). Le Llydaw existe toujours et est un lac naturel du Pays de Galles. Enfin, le manuscrit distinguait trois tribus (une pour chaque chef ?).

Ces tribus, pacifiques, ne souhaitaient pas accaparer des terres en guerroyant. C'est probablement la raison pour laquelle ils se sont installés dans une région à l'écart d'autres populations de l'époque. Les manuscrits montrent qu'ils ne pratiquaient pas l'agriculture. C'est Hu Gadarn en personne qui les avait instruits dans ce domaine et cette instruction datait du Pays de l'été. Cela dit, un certain Coll, fils de Colvrewi, avait apporté du blé tendre et de l'orge et un certain Elldud Varchawc développa le charruage. Enfin, Hu Gadarn lui-même éleva les premiers bœufs « cornus ».

Ces Cymri n'avaient pas de système de lois et de coutumes (c'est Dyvnwal Moelmud qui le développa). Pire, ils n'entretenaient aucune « tradition ». Ils décidèrent même d'initier une tradition à travers des chants et de la musique. Les manuscrits citent les trois premiers « compositeurs » : Hu Gadarn, Tydain et Gwyddon Ganhebon.

Pourtant, à cette époque, l'agriculture et les systèmes de lois demeurent largement répandus. Pourquoi cette population reste-t-elle non agricole et dénuée de lois et de coutumes ? Ensuite, le pacifisme reste rare. Pourquoi cette population lui accorde-t-elle autant d'importance ?

Les bœufs « cornus » peuvent référer aux buffles. Ces derniers firent l'objet (à l'origine) d'une domestication en Inde (voire en Asie du Sud-est). Cela dit, à cette époque, leur existence est avérée en Afrique et en Eurasie.

L'appellation « blé tendre » s'oppose au « blé dur » de la Méditerranée. Le philosophe grec Théophraste précisait dans son ouvrage *Histoire des plantes* que le froment des contrées de la mer Noire restait plus tendre, supportait mieux le

transport et se conservait plus longtemps. Quant à l'orge, c'était une céréale répandue en Afrique, en Europe et en Asie depuis des milliers d'années.

Une question se pose : comment une population sans agriculture peut-elle être aussi douée pour la navigation maritime (voire pour la construction de navires) ? En résumé, « quelque chose ne colle pas ».

Le « blé tendre » nous met sur la piste de la mer Noire. Cela dit, Hérodote, à l'époque, précisait que la météo restait hivernale (huit mois par mois). La mer Noire n'est donc plus un candidat pour le « Pays de l'été ». Enfin, les populations de la mer Noire maitrisaient l'agriculture et des systèmes de lois (dont un système démocratique avant l'heure).

Il reste un indice : « Deffrobani ». Pour certains, ce terme désignait la presqu'île de l'actuelle Istanbul mais aucun manuscrit ne soutient une telle hypothèse. Pour d'autres, ce serait un dérivé du grec « Taprobana » qui désignait une île dans l'océan indien à l'époque où Alexandre avait atteint les Indes. Selon les auteurs, on parle de Ceylan ou de Sumatra (voire même de Bornéo). Cela donne le vertige. Enfin, les Cymri restent des Indo-européens et ces îles lointaines ne peuvent revendiquer d'antiques populations indo-européennes.

Est-ce une impasse ?

Il reste la piste linguistique. Les anciens Gallois parlaient le cymrique (on parle du « Welsh » pour les Gallois actuels). La langue cornique et la langue bretonne demeurent deux langues « sœur ». Si l'on compare avec le gaélique, les deux langages partagent environ la moitié des syllabes (hors sonorité et syntaxe). On sait (par le *Lebor Gabála Érenn* irlandais) que le gaélique reste originaire de Scythie. Cela dit, les langues indo-européennes pourraient être issues d'un tronc commun très ancien. Ensuite, lorsqu'elles cohabitaient, on ne peut pas exclure des emprunts (à l'image du français qui emprunte au latin, au grec, au germain, etc.). En résumé, une origine scythe des Cymri ne peut être soutenue.

On note aussi des similitudes entre le cymrique et la langue des Louwites qui occupaient la partie méridionale et occidentale de la Turquie il y a 3 500 ans. À ce sujet, certains suggèrent une origine louwite (et non hittite) de la ville de Troie. Cela dit, les Louwites pratiquaient l'agriculture et un système de lois. En résumé,

une origine louwite des Cymri ne peut être soutenue. Néanmoins, elle reste une piste pour le Pays de l'été.

De notre point de vue, il reste deux hypothèses.

La première ignore l'indice géographique (« Deffrobani ») et l'indice climatique (« Pays de l'été »). Dans ce cas, les Cymri pourraient venir de la mer Noire ou de la mer de Marmara (plus au sud). Cela expliquerait leurs aptitudes à la navigation maritime. Il reste à expliquer leur inaptitude à l'agriculture.

On sait que les Scythes ont submergé les Cimmériens de la mer Noire au VIIe siècle av. J.-C. Cela dit, on ne peut pas exclure que des Cimmériens résidassent également sur les rivages de la mer de Marmara. Du coup, cette population se serait retrouvée en étau entre les Scythes, les Grecs et les Perses. On peut même envisager que la Grèce et la Perse aient réduit cette population en esclavage car dans ces deux sociétés, l'esclavagisme restait une institution. Cela pourrait expliquer l'inaptitude à l'agriculture car lorsqu'on travaille dans des villas pendant des générations, on oublie tout.

Les Grecs ont profité du départ des Cimmériens de la mer Noire pour déployer des colonies sur d'anciens territoires cimmériens même si cela les mettait en contact direct avec les Scythes. Pour déployer ce genre de colonies « champignon », cela prend de la main-d'œuvre et du personnel. En fait, les Grecs de l'époque n'avaient pas l'habitude de payer pour cela. Enfin, nous irions jusqu'à suggérer que les Scythes avaient fini par prendre le contrôle de certaines colonies grecques et comme ils ne pratiquaient pas l'esclavage, c'est toute une population cimmérienne qui repartait à zéro.

Enfin, on peut parier sur le fait que certains membres du « personnel » des Grecs étaient des navigateurs. Le moyen le plus simple (et le plus sûr) pour transiter entre la Grèce et ses colonies de la mer Noire passait par la mer Égée et la mer de Marmara.

Il reste une seconde hypothèse : les Cymri viennent d'une île, dans l'océan indien ou ailleurs. Sur cette île, l'agriculture ne s'avérait pas nécessaire pour nourrir le monde. Les gens demeuraient pacifiques et ne voyaient pas la nécessité d'instaurer un système de lois. Enfin, la météo s'avérait exceptionnelle et c'était le Pays de l'éternel été. En résumé, cela reste un joli conte de fées.

Dans la tradition galloise, le Pays de l'été reste aussi un synonyme de l'au-delà (le Pays des morts). Cela dit, on ne peut pas exclure que les Cymri eussent une origine géographique plus ancienne et plus ensoleillée. Le terme « Deffrobani » demeure un vrai mystère mais on peut au moins éliminer une étymologie cymrique. À propos d'étymologie, les Grecs désignaient les Cimmériens sous le nom de « Kimmérioi ». La distance syntaxique entre Kimmérioi et Cymri ne s'avère pas si grande…

On terminera par une anecdote. Selon une tradition galloise dont nous n'avons pu retracer le(s) manuscrit(s), Hu Gadarn était l'élu du « dieu » Diana. Ce dernier est complètement inconnu des historiens. Sachant qu'à cette époque, un héros pouvait devenir un « dieu » à la vitesse de la lumière, cherchons un héros nommé Diana. C'est encore une impasse. Dans ce cas, cherchons une héroïne. On en a trouvé une : une princesse scythe. Tout cela pour dire qu'on n'exclut pas une idylle entre la « déesse » et l'élu (de son cœur).

À propos des Scythes et des Cimmériens en général, les historiens ont longtemps pensé qu'ils étaient des Slaves (ces derniers forment une famille d'Indo-européens). Or, la génétique des populations a démontré que les populations indo-européennes de l'île de Grande-Bretagne et de l'ouest de l'Europe n'étaient pas slaves. Cette démonstration s'applique donc aussi à leurs ancêtres scythes et cimmériens.

Brittia

Hengistbury Head (2006)
Auteur : Hut 8.5 | Wikipedia | CC BY-SA 3.0

Albion pour les Grecs, Prydein pour les Cymri, Brittia pour les Romains, l'île de Grande-Bretagne ne manqua pas de diminutifs. Entre les premiers Bretons de l'Histoire qui apparaissent dans le *Lebor Gabála Érenn* irlandais et les peuples britanniques que découvriront les Romains (quelques siècles plus tard), c'est le néant archéologique.

On résume le peu de choses que les historiens savent. Des relations commerciales existaient entre des civilisations méditerranéennes (Carthage, notamment) et des populations du sud de l'île. Elles concernaient principalement le commerce de métaux (or, étain), de chiens de chasse et… d'esclaves. Le site d'Hengistbury Head (comté du Dorset) était un pôle dès le IIIe siècle av. J.-C. Enfin, les Gaulois dits « Vénètes » semblaient jouer un rôle d'intermédiaires. En résumé, autant dire que l'on ne sait rien sur les populations de l'île avant l'arrivée des Romains.

Voici donc les principales populations de l'île au premier siècle apr. J.-C. La source est le géographe grec Ptolémée.

Pour déchiffrer ce « patchwork », le *Lebor Gabála Érenn* irlandais va s'avérer bien utile. On peut ajouter que les populations de l'époque avaient pour habitude de se nommer en référence à un ancêtre commun ou à un lieu d'origine. Nous allons aborder les populations dans le sens nord-sud et est-ouest :

- **Limnu** : lien possible les noms scythes Elim, Fedlim et Nua
- **Skitis** : référence possible à Scota, une ancienne souveraine des Gaëls
- **Carini** : lien possible avec le *carn* (amas de pierres) des Gaëls
- **Lugi** : référence possible au dieu Lug de la mythologie irlandaise
- **Decantae** : *dech*, préfixe cymrique, et *cant* gallois, dérivé de *cannoedd* (cent, centaine)
- **Cerones** : synonyme de *Carnonacae* et référence supplémentaire au *carn* des Gaëls
- **Vacomagi** : Bannatia, leur site principal, peut référer à la région Banna de l'antique Irlande
- **Taexali** : on renonce
- **Venicones** : *Ben* (*Ven*) *Edar*, nom scythe, et *cones*, référence possible à un des cinq royaumes d'Irlande, le Connah
- **Caledonii** : lien possible avec le gallois *caled* (dur) et *caledi* (dureté)
- **Damnonii** : référence claire à la population scythe des Fir-Domnans
- **Epidii** : future population du royaume de Dál Riata qui peut référer à la plaine Riatta de l'antique Irlande

- **Votadinii** : Dunedin, leur place forte, peut référer au gaélique *dun* (forteresse). Cela dit, *edin* reste à consonance galloise (*cyffredin*, etc.)
- **Novantae** : on renonce
- **Selgovae** : Carbantorigum, leur site principal, puise dans *carba* et *tor*, présents dans des noms scythes (Ucarba, Etor, etc.)
- **Parisi** : possible colonie d'une population gauloise
- **Brigantes** : référence claire à Brigantia, la capitale des Gaëls d'Espagne qui conquirent l'Irlande
- **Coritani** : on renonce
- **Deceangli** (ou Deceangi) : Caerhun, leur place forte, reste à consonance cymrique et *dech* et *angiad* demeurent des racines cymriques
- **Cornovii** : référence supplémentaire au *carn* des Gaëls
- **Iceni** : nom à consonance cymrique (par exemple, *picen*, pluriel du gallois *pic*). Cette population (que des troupes romaines s'empressèrent d'éradiquer) engendra la « Vercingétorix » britannique, Boudica (Buddug)

Les populations suivantes possèdent moins de secrets pour les historiens :

- **Ordovices**, **Demetae** et **Silures** : trois populations cymro-bretonnes
- **Catuvellani** : population belge, possiblement descendante des Fir-bolgs d'Irlande
- **Dobunni** : lien possible avec les noms scythes *Dob* et *Dobal* même si *dob* reste aussi une racine cymrique
- **Trinovantes** : importante population cymro-bretonne
- **Atrébates** : population apparentée aux Belges (selon les Romains)
- **Durotriges** : le gallois *dur* (acier) et le *trig* scythique cohabitent
- **Dumnonii** : référence claire à la population scythe des Fir-Domnans
- **Belgae** : nom latin des Belges
- **Regninses** (Regni ou Regini) : population affiliée aux Atrébates
- **Vectis** : population de l'île de Wight et belge (selon les Romains)
- **Cantiaci** : synonyme de *Cantii* qui rappelle encore le *cant* gallois

Sur les 34 populations présentées, on compterait entre 8 et 12 cymro-bretonnes. Les autres descendraient de Scythes (Belges, Domnans, Gaëls) ou de Gaulois. Compte tenu de leur antériorité en Irlande, les Scythes ne se privèrent pas de coloniser l'île de Grande-Bretagne avant l'arrivée des Cymro-Bretons. On doit encore évoquer une population.

Des historiens belges assimilent parfois les Brittons et les Bretons. Les Brittons pratiquaient la piraterie entre le continent et l'île de Grande-Bretagne. Les Romains pouvaient difficilement les éviter avant de mettre les pieds sur l'île. On ne serait donc pas surpris que le nom latin de l'île, Brittia, soit dérivé du nom de ces Brittons.

Cela dit, la majorité des historiens doutent d'un quelconque lien entre les populations « brittone » et bretonne. Il reste que l'origine de ces « pirates » continentaux reste impossible à retracer. Pourtant, le *Lebor Gabála Érenn* irlandais donne un indice.

La conquête de l'Irlande découle de plusieurs vagues. Le Scythe Féargus Demi-roux (entre autres) dirigea la seconde vague. Cela se passait plusieurs siècles avant l'arrivée des Bretons en Grande-Bretagne. Cette seconde vague, décimée par des conflits avec les Fomoriens, décida de regagner la Grèce. Néanmoins, un groupe prit la direction de l'île de Grande-Bretagne alors que cette dernière restait sous la domination des Fomoriens. Ce groupe était celui de Féargus Demi roux et de son fils, Breotan, que les historiens connaissent sous le nom de Britain.

Depuis, on reste « sans nouvelles » de Britain. La suite peut se déduire. Confronté aux Fomoriens, son groupe ne disposait que d'une option : traverser la Manche pour se mettre à l'abri. Nous pouvons donc suggérer que Britain est le patriarche des Brittons.

Bretagne

Une jeune bretonne (1903)
Artiste : Roderic O'Conor (1860–1940) | Wikipedia

Nous avons traversé toute l'Europe des côtes méridionales de l'Anatolie au Pays de Galles, en passant par la mer Égée, la mer de Marmara, la mer Noire et la mer du Nord. C'était tout un voyage. Pourtant, il n'est pas fini.

Nous passerons sur les siècles d'occupation romaine en Grande-Bretagne. Comme toutes les périodes coloniales, cela ne présente pas un grand intérêt sur le plan historique. Après le retrait des Romains, les habitants de l'île font face à un nouveau défi : les incursions des Germains. La guerre durera deux siècles.

Les Cymro-Bretons se scinderont en deux groupes. Le premier consolidera son territoire historique (l'actuel Pays de Galles) et perpétuera la tradition cymrique. Le second traversera la Manche et repartira à zéro. En résumé, les Cymraeg étaient ceux qui restent et les Brezhoneg (Bretons) étaient ceux qui partent. C'était il y a plus de quinze siècles. Malgré cela, de nos jours, un locuteur breton peut aisément communiquer avec un locuteur « Welsh » du Pays de Galles.

Pendant les deux siècles de conflit, le christianisme s'offrit une percée remarquable sur l'île. Le prestige des moines avait même surpassé celui des « enchanteurs » de type Merlin. On peut préciser que l'incapacité des enchanteurs à trouver une solution contre les Romains avait entaché leur renommée. Ce sont donc des moines qui vont guider les Brezhoneg dans leur nouvel environnement : l'Armorique gallo-romaine. Plusieurs vagues d'immigration se succèderont et la première aura lieu dès le départ des Romains d'Armorique en l'an 410 apr. J.-C.

Les premiers colons fondent la Domnonée, au nord-est de la future Britannia (Bretagne). Son nom reste une référence claire aux Domnans, une population d'origine scythe et irlandaise. En 491, elle affronte une armée franque à Blois et le résultat final (un « match nul ») mettra fin aux ambitions des deux protagonistes.

Cette fois, des Brezhoneg composent une seconde vague d'immigration en l'an 496. Ils évitent le territoire des Domnans et s'installent dans le sud de l'Armorique. Ils fondent deux États : celui de Cornouaille (Finistère sud) et celui du Broërec (Morbihan).

Quatre ans plus tard, sur l'île de Grande-Bretagne, les populations de l'île remportent contre les Germains la fameuse bataille de Mont Badon. Cette bataille inspirera des bardes de l'île et influencera la légende du roi Arthur et le cycle arthurien.

Au moins une troisième vague s'installera sur les terres de l'actuel Poher (nord-ouest de la future Bretagne). En 540, Conomor devient le souverain du Poher. Ce nom renvoie à des noms scytho-irlandais : Conn, Connact, Conairé. En 554, le Poher et la Domnonée rentrent en conflit. Finalement, le souverain « domnan », Judual, calmera les ardeurs de Conomor.

Quelques années plus tôt, en 550, l'historien byzantin Procope de Césarée précise que l'île de Brittia (Grande-Bretagne) abrite trois peuples : les Brittons, les Frisons et les Angles. Les Bretons (« Brittons ») regroupent les populations de l'île (Cymri, Belges, Domnans, Gaëls). Les Frisons viennent de Germanie et les Angles peuvent revendiquer la même origine. Pourtant, ces derniers pourraient puiser leur étymologie dans le gaulois *hen* (vieux) et *Gli* (Gaulois). En effet, après la conquête de la Gaule, des Gaulois (vaincus) se réfugièrent en Germanie. *Hen Gli* pourrait même revendiquer l'étymologie d'*english* car si le *h* n'apparait plus, on le prononce encore.

Quelques décennies plus tard, le souverain du Broërec, Waroc II, conquiert les régions actuelles de Nantes (587) et de Rennes (594). Dès cette période, l'Armorique devient « Britannia ».

En l'an 635, le souverain franc, Dagobert, établit une « marche de Britannia » qui délimite la frontière entre Bretons et Francs. Il inclut Nantes et Rennes dans les frontières franques. À l'époque, la Bretagne n'aurait abrité que les trois États d'origine : la Domnonée, la Cornouaille et le Broërec.

En l'an 753, le souverain franc Pépin le Bref envahit le Broërec. Son fils, Charlemagne, envahit la Britannia à trois reprises (786, 799 et 811). Finalement, les Bretons ne se soumettent pas. La troisième invasion s'avère d'une cruauté inouïe. Les Bretons mettent à l'abri leurs familles dans les monastères et pratiquent la guérilla. Las de courir après des adversaires insaisissables, Charlemagne et ses deux fils pillent les monastères et exterminent moines, femmes et enfants.

En 818, Louis le Débonnaire envahit et occupe la Britannia. De 822 à 825, les Bretons se soulèvent. En 831, pour apaiser les tensions, le souverain franc délègue le pouvoir à un « envoyé de l'empereur », le Breton Nominoë (originaire du Poher ?). Nominoë prend ses quartiers à Vannes. En 843, une incursion franque est organisée dans la région de Vannes qui semblait cibler la résidence de Nominoë.

En 844, des Vikings remontent la Loire et mènent une incursion sur Nantes. La même année, Nominoë rompt avec le pouvoir franc, ramène Nantes dans le giron breton et sécurise la ville. L'année suivante, c'est la bataille de Ballon et la victoire des Bretons sur les Francs. Trois ans plus tard, en 848, le pape de l'époque, Léon IV, reconnaît la souveraineté de Nominoë sur la Bretagne (qui ne comprend pas Rennes). En 850, Nominoë conquiert la ville de Rennes et repousse l'année suivante les deux tentatives franques pour la reprendre.

De nombreux chefs d'État succèderont à **Nominoë** : son fils **Erispoë**, son neveu **Salaün**, **Alain** le Grand (gendre de Salaün), **Alain** II petit-fils du gendre d'Erispoë. C'est ce dernier qui abolira le servage en Bretagne afin de repeupler le pays. On continue avec **Drogon** fils du précédent, **Conan**, son fils **Geoffroy**, son

fils **Alain** III. Ce dernier cède le territoire breton du Penthièvre à son frère Eudon qui prend son indépendance.

On continue avec **Conan** II fils du précédent, **Hoël** gendre du petit-fils d'Alain II, son fils **Alain** IV, son fils **Conan** III. Ce dernier abolira plusieurs lois seigneuriales défavorables à la population.

On enchaîne avec **Berthe** fille du précédent (régence), **Conan** IV descendant de Geoffroy. Ce dernier cèdera Nantes à l'Angleterre qui cherche une base sur le continent. C'est une erreur car il fait rentrer le loup dans la bergerie. En 1166, la Maison d'Angleterre prend le relais. On continue avec **Henri** II (souverain anglais, régence), son fils **Geoffroy** II, **Constance** l'épouse du précédent et fille du breton Conan IV (régence), son fils **Arthur**.

La Maison de France chasse celle d'Angleterre. On enchaîne donc avec **Philippe Auguste** en personne (régence), **Alix** petite-fille de Conan IV (régence), **Pierre** de Dreux. Ce dernier abolira plusieurs impôts et réunifiera la Bretagne et le Penthièvre. On continue avec **Jean** fils du précédent, son fils **Jean** II, son fils **Arthur** II, son fils **Jean** III.

Dès l'an 1341, la Bretagne sombre dans la guerre civile pendant un quart de siècle. Le Penthièvre n'a pas digéré sa réunification avec la Bretagne et « retourne » la Maison de France contre Jean de Montfort, fils d'Arthur II de la… Maison de France. Du coup, Jean de Montfort s'allie aux Anglais (…)

En 1365, c'est le retour d'une « Maison de Bretagne ». On enchaîne avec **Jean** IV fils de Jean de Montfort. Il connut une vie politique assez « agitée » : confiscation du pouvoir (par la France), exil, restitution du pouvoir. On continue avec son fils **Jean** V, son fils **François**, son autre fils **Pierre**, **Arthur** III frère de Jean V, **François** II neveu de Jean V.

On connaît la suite. François II lutte pour conserver l'indépendance de la Bretagne et ne se remettra jamais de blessures reçues lors de batailles. On peut préciser que pas moins de douze nationalités de l'époque ont participé aux combats. On comptait même des Français dans les rangs bretons (…) Sa fille âgée de 12 ans, **Anne**, monte sur le trône et devra se marier à deux souverains français successifs pour éviter tout nouveau conflit.

Conclusion

Le dernier régent breton sera **François** Ier lui-même. Sa future épouse, Claude fille d'Anne, lui transmettra la Bretagne en cadeau de mariage. Au total, la Bretagne aura compté 34 souverains ou régents depuis le fédérateur Nominoë et ce, dans le cadre d'un « bail » de 684 ans (848-1532).

L'Histoire des Bretons s'arrête-t-elle ici ? Pour cela, on pourrait demander à…

— Marzhin ! Deus amañ !

Brittia

L'Histoire méconnue des Bretons

SECONDE PARTIE

Personnage : Bernd (Momentmal) | Pixabay

Paysage : Karen Purcell (iandkarenp) | Pixabay

Hervé Cariou

Introduction

> *Dans cette acception large, la protohistoire s'intercale entre le Mésolithique et l'Antiquité, ce qui correspond à la période incluant le Néolithique, l'âge du Bronze et l'âge du fer (pour les populations sans écriture).* Source : Wikipédia

Des méthodes de datation mettent en évidence des décalages temporels entre les différentes régions du monde. Si l'on considère l'Europe de l'Ouest, le mésolithique débute 9700 ans avant notre ère, le néolithique 5000 ans, l'âge du bronze 2000 ans et celui du fer 800 ans. Enfin, l'Antiquité débute 500 ans avant notre ère.

Sur la Bretagne (ex-Armorique), que sait-on sur les populations du début du néolithique à la fin de l'âge du fer ? La réponse reste proche de « rien ». Or, ce vide de 4500 ans entre le mésolithique et l'Antiquité donne le vertige.

Cet essai tente donc de lever (en partie) le mystère.

Le mésolithique

Reconstitution d'un campement mésolithique | Irish National Heritage Park
Auteur : David Hawgood | Wikipedia | CC BY-SA 2.0

Le Mésolithique breton reste essentiellement associé aux fameux squelettes du site de Téviec. Deux archéologues amateurs, le couple Péquard, les mirent à jour dans les années 1920. En septembre 1944, la condamnation à mort du mari (pour collaboration) jettera le discrédit sur les recherches du couple.

Concernant Téviec, on parle d'un îlot situé à l'ouest de l'isthme de la presqu'île de Quiberon. Sa superficie avoisine celle d'une demi-douzaine de terrains de football. Suite à des analyses récentes, on sait que sur les vingt-trois squelettes inhumés, plusieurs portent des traces de mort violente.

La Bretagne continentale revendique-t-elle d'autres squelettes du mésolithique ? Aucun. La géologie se doute que le niveau de la mer en Bretagne pouvait s'avérer inférieur d'une dizaine de mètres à cette époque (ce qui agrandirait nos « terrains de sport »). Cela dit, cela ne suffit toujours pas à rattacher cet îlot au continent.

Tout d'abord, comment échoue-t-on sur un îlot ? À la nage ? Ensuite, comme ils se nourrissaient de coquillages, pourquoi refusaient-ils la générosité alimentaire de la végétation continentale ?

En fait, dès leur époque, cela commence à s'animer sur le continent : le cairn de Barnenez (5000 ans avant notre ère ?), les alignements de Carnac (4500 aux dernières nouvelles), etc. La génétique commence à nous éclairer sur les bâtisseurs (1). On notait depuis un moment une similitude entre les mégalithes armoricains et ibériques. Les analyses génétiques confirment cette tendance et attirent aussi l'attention sur une proximité génomique avec la population néolithique de… l'Irlande.

> *Cernunnos est un dieu gaulois. Les chercheurs en sont réduits à des conjectures fondées sur l'interprétation de l'onomastique et de l'iconographie pour comprendre son rôle dans la religion gauloise puis gallo-romaine. Figure majeure du panthéon celtique, Cernunnos incarnerait le cycle biologique de la nature, reflétant simultanément la vie et la mort, la germination et le dépérissement, à l'image du cerf, l'animal qui le symbolise, lequel perd ses bois en hiver pour les recouvrer au printemps. Fréquemment associé à la Déesse-mère, une autre figure majeure du panthéon celtique, il représenterait par ailleurs la puissance masculine et la fécondité.* Source : Wikipédia

Or, le « culte masculin » daterait au moins du néolithique et resterait donc bien antérieur au culte gaulois. Dans notre essai *Scythia*, nous argumentons sur une migration maritime (mille ans avant notre ère) entre la méditerranée orientale et l'Irlande, par la péninsule ibérique. De plus, selon des sources antiques (uniquement), des Phéniciens fondèrent Gades (Cadix) à la même époque.

Comment expliquer cet axe Orient-Espagne-Armorique-Irlande au début du mésolithique puis dans les prémisses de l'âge du fer, soit des millénaires plus tard ? Pour l'instant, d'un point de vue archéologique, cela n'a aucun sens. Pourtant, la génétique des populations (et des auteurs antiques) nous y mène.

Revenons maintenant aux insulaires de Téviec et plus particulièrement, au squelette dit « K6 ». On parle d'un homme robuste et en parfaite santé. De plus, son inhumation présente une certaine originalité. On résume « l'autopsie » : deux pointes de… flèches se plantèrent dans sa colonne vertébrale et en l'absence de cicatrisation, il succomba (2).

Deux flèches à pointe métallique ou pas ? Compte tenu de la stature du défunt et du soin apporté à son inhumation, on peut proposer son rôle : chef. Victime d'un tir dans le dos ? Qui fuyait-il, ce robuste gaillard : un adversaire insulaire qui inventait le tir à l'arc durant son temps libre mésolithique sur un îlot à peine plus grand qu'un centre d'entrainement ?

Même si l'archéologie sait que les premières utilisations de l'arc en Europe remontent (au moins) au début du mésolithique, on ne pêche pas des coquillages avec des arcs. On résume notre hypothèse : des marins débarquent sur l'îlot. Le décès brutal du chef met fin à la confrontation et les survivants enterrent leurs morts. Comme cet îlot ne présente aucun intérêt, sa seule richesse reste sa main-d'œuvre. Or, l'édification de mégalithes en exige.

1. La génétique éclaire l'ascendance des bâtisseurs de mégalithes, Université de Rennes
2. Le mystère K6, un squelette du mésolithique, tué de 2 flèches dans le dos sur l'île de Teviec, France 3 Pays de la Loire

Le néolithique

Reconstitution d'un village néolithique | Musée des palafittes d'Unteruhldingen
Auteurs : Bybbisch94, Christian Gebhardt | Wikipedia | CC BY-SA 4.0

On précise l'hypothèse : des fondateurs de sites mégalithiques provenaient de populations qui pratiquaient au moins la navigation maritime, l'archerie et la « gestion » de ressources humaines. Pour défendre une telle thèse, il reste une question clé : quel but poursuivaient-ils ?

Pour revenir au couple Péquart, leur ouvrage de référence reste le *Corpus des signes gravés des monuments mégalithiques du Morbihan*. Zacharie Le Rouzic (1864-1939), archéologue et préhistorien natif de Carnac, s'associa à la rédaction. Il compile des gravures et les regroupe. Outre les figurations (humaines, animales et topographiques), on note des boucliers, des haches et des crosses.

Certaines gravures brillent par leurs figures géométriques et leurs cupules. On observe également des représentations solaires et des barques. Enfin, quelques signes « indéterminables » (alphabétiformes ?) questionnent encore. Pour ces derniers, Péquart n'adhère pas (à juste titre) à la thèse orientale de l'anthropologue Charles Letourneau (1831-1902).

Concernant les représentations solaires, si elles relèvent d'un mythe solaire (largement répandu sur la planète), elles n'aident pas. Elles pourraient néanmoins nous orienter vers le soleil levant (vers l'Est) car personne n'adore le couchant. Par

contre, les barques alimentent notre hypothèse de marins qui terrorisent des insulaires. Enfin, comme on ne peut dater une gravure sur pierre, toutes les époques depuis l'édification des mégalithes concernés peuvent apporter leur contribution artistique.

Il reste un problème de taille : l'archéologie ne connaît aucune société humaine du début du néolithique capable de naviguer sur de telles distances. À ce sujet, lorsqu'on observe une carte des principaux sites mégalithiques d'Europe de l'Ouest, pourquoi la très grande majorité se trouve-t-elle à proximité du littoral ?

La première cité fortifiée européenne connue apparaît aux Orcades, un archipel au nord de l'Écosse : c'est le Ness de Brodgar. Le site d'une superficie de trois hectares présente (entre autres) une muraille de 400 m de long. Sa datation surprend : 3000 ans avant notre ère. À la même époque, pourquoi le continent brille-t-il par l'absence de tels sites ? Enfin, contre qui se défendaient les résidents ? Contre les redoutables prédateurs de leur île ?

Lorsqu'on observe la carte du Mainland, l'île principale des Orcades, une péninsule idéalement placée abrite ce Ness. Un mince détroit garantit sa discrétion et sa largeur (une centaine de mètres) se défend bien. Il occupe d'ailleurs toute la largeur de la péninsule. Cette dernière abrite également un cromlech (une enceinte) de 27 mégalithes sur les 60 originels. Son édification daterait de 2700 ans avant notre ère et resterait donc postérieure à la fondation du Ness.

> *Le système sexagésimal semble avoir été utilisé pour la première fois par les Sumériens au IIIe millénaire av. J.-C. (...) Le calendrier hindou fait de même depuis 3102 av. J.-C.* Source : Wikipédia

On résume : les résidents de Brodgar édifiaient une enceinte de 60 mégalithes à la même époque que les inventeurs des systèmes sexagésimaux sumérien et indien. Ce système mesurait principalement le temps (et le mesure encore avec nos minutes et secondes). Or, les insulaires du Ness édifiaient une enceinte (une « horloge » ?) et non des alignements. On s'entend pour dire que cela ne suffit pas pour connecter ce site à l'Orient mais cela peut rouvrir le débat.

À en croire des auteurs antiques (dont Platon dans son *Timée*), les premiers colons de l'Europe de l'Ouest, les Pélasges et les Ibères ne croisèrent que des « sauvages » qui résidaient dans des cavernes.

Selon les traditions, les Pélasges se déclinent en Tyrrhéniens des rivages de la mer… Tyrrhénienne, en Ombriens ou Étrusques d'Italie, en Plishti (Philistins ?) ou Curètes de Crète, en Takkaro de Macédoine, en Masa de Mysie (Asie Mineure), etc. Un fragment de l'ouvrage de Diodore conservé par la *Chronique* d'Eusèbe (de Césarée) les associe aux Lydiens (d'Asie Mineure). Enfin, toujours selon cette chronique, ils « dominaient la mer » (la navigation maritime en mer Méditerranée) avant les… Phéniciens.

Concernant les Ibères, nous nous intéresserons à l'ouvrage *Géographie* de Strabon. Nous citerons la traduction d'Amédée Tardieu (1822-1893) publiée entre 1867 et 1890.

> *Le premier pays de l'Europe à l'occident, nous l'avons déjà dit, est l'Ibérie. Cette contrée, dans la plus grande partie de son étendue, est à peine habitable ; on n'y rencontre, en effet, presque partout que des montagnes, des forêts et des plaines au sol maigre et léger, arrosées qui plus est de façon irrégulière. La région septentrionale, qui a déjà le double inconvénient d'un sol très âpre et d'un climat extrêmement froid, doit encore à sa situation le long de l'Océan d'être absolument privée de relations et de communications avec les autres contrées, aussi n'imagine-t-on pas de séjour plus misérable.* Source : Tardieu

En fait, ce constat de Strabon, né quarante ans avant notre ère, pourrait s'étendre au sous-continent ouest européen du mésolithique à l'Antiquité. Dans ce cas, seule la navigation maritime le long des rivages de l'océan et des rives des fleuves facilitait l'accès.

> *Notre principal avantage aujourd'hui, c'est de pouvoir parler plus pertinemment de la Bretagne, de la Germanie, des pays en deçà et au-delà de l'Ister, des Gètes, des Tyrigètes, des Bastames, comme aussi des peuples du Caucase, des Albaniens et des Ibères par exemple.* Source : Tardieu

D'emblée, Strabon distingue les Ibères du… Caucase et ceux de la péninsule ibérique.

> *Comparés aux autres Ibères, les Turdétans sont réputés les plus savants, ils ont une littérature, des histoires ou annales des anciens temps, des poèmes et des lois en vers qui datent, à ce qu'ils prétendent, de six mille ans.* Source : Tardieu

À ce jour, l'archéologie considère les Turdétans comme une population proche des Ibères d'Espagne. On note qu'ils revendiquaient une ancienneté qui remonte au mésolithique. Cela dit, à l'époque, selon les régions, « l'année » pouvait désigner un cycle de récolte (d'un semestre solaire, par exemple).

> *Les Grecs avaient bien empêché qu'elles ne prissent pied sur aucun point du littoral, mais ils n'avaient pu les empêcher de pénétrer dans l'intérieur et de s'y fixer, si bien que, de nos jours encore, l'intérieur de l'île demeure occupé par les descendants des Sicèles, des Sicanes, des Morgètes, etc., voire même des Ibères, le premier peuple barbare, au dire d'Éphore, qui se soit établi en Sicile.* Source : Tardieu

En Sicile, on trouve sur le plateau de l'Argimusco plusieurs mégalithes aux formes originales dont l'origine reste incertaine.

> *Quant aux Arméniens et à ces peuples connus sous le nom d'Albaniens et d'Ibères, qui habitent au-dessus de la Colchide, ils n'auraient besoin que de la présence d'un légat romain.* Source : Tardieu

L'ancien royaume de Colchide contribua au développement de l'État géorgien médiéval, à la suite de son unification avec le royaume d'Ibérie, ou Karthli. Jadis, ce dernier comptait quelques populations que les auteurs antiques regroupaient sous le nom d'Ibères (orientaux). Puis l'Ibérie devint la Karthlie, en hommage à un chef mythique, Karthlos, fils de Targamo.

> *Selon des sources cunéiformes assyriennes, on trouve le nom de la ville de Tegarama et de la tribu des « Tilgarmmu » située dans*

> *la partie orientale de l'Asie Mineure, dans la vallée du cours supérieur de l'Euphrate (en hébreu : תּוֹגַרְמָה בֵּית / Beth Togarma). Dans la littérature juive de la fin du Moyen Âge, le nom de Togarma est utilisé pour désigner le territoire actuel de l'est de la Turquie anciennement connu comme Arménie occidentale.* Source : Wikipédia

Targamo, Tegarama, Tilgarmmu, Togarma… De toute évidence, ces Ibères orientaux ne se contentaient pas du Caucase. Certes, le site mégalithique arménien de Zorats Karer (223 pierres levées) ne rivalise pas avec celui de Carnac (4000). Par contre, son antériorité sur le site breton pourrait atteindre mille ans (1).

Nous développerons donc notre hypothèse. Au contact de la civilisation sumérienne, des proto-Caucasiens adoptèrent le système sexagésimal et l'astronomie. Contrairement à leur puissant voisinage (plutôt sédentaire), des populations dites « ibériques » (pour les auteurs antiques) migrèrent vers l'Asie Mineure, la Sicile et le littoral atlantique. En cela, ils précédèrent largement les Phéniciens.

Un « détail » subsiste : la fondation de Carnac reste antérieure à celle de Sumer. Nous pourrions proposer deux vagues. La première, dénuée de connaissances, pratiquait déjà la navigation maritime et l'édification de mégalithes. La seconde, plus « scientifique », poussa jusqu'aux Orcades. La génétique prouvera-t-elle une proximité génomique entre des populations néolithiques du Caucase, de l'Espagne, de la Bretagne et des Orcades ?

1. History of astronomy in Armenia, Armenian Astronomical Society

L'âge du bronze

Ruines du Castellu di Cucuruzzu (1800 avant notre ère — 1289) | Levie, Corse-du-Sud
Auteur : Jean-Pol Grandmont | Wikipedia | CC BY-SA 3.0

On débute par la découverte d'une gravure sur pierre qui représenterait un territoire de l'antique Armorique (1). Elle remonterait à l'âge du bronze ancien (entre 2150 et 1600 ans avant notre ère). En 1900, Paul du Châtellier (1833-1911), préhistorien, la découvrit dans le tumulus de Saint-Bélec (Leuhan, Finistère) puis la conserva dans sa demeure.

Cette pierre indique surtout que son auteur pratiquait la géographie 2000 ans avant notre ère. On notera que le fleuve côtier de l'Odet remonte de l'Atlantique aux montagnes Noires et qu'il permet d'accéder au site de Saint-Bélec.

Durant la même époque, l'archéologie constate l'apparition d'un nouveau mode d'inhumation : les coffres fermés (2) qui inaugurent nos cercueils. Ils peuvent être isolés, regroupés en petits « cimetières » ou recouverts d'un tumulus. À propos de tumulus, la seule Basse-Bretagne en compte au moins mille.

Par contre, dès le Bronze moyen (1600 ans avant notre ère), les pratiques funéraires évoluent : la crémation en urne devient la pratique dominante. Elle préfigure une culture des champs d'urnes à venir (1350 ans ?). La densité de population ne permet-elle plus de construire suffisamment de coffres ?

Concernant l'âge du bronze final (900 ans avant notre ère), l'archéologie connaît au moins une importante zone d'habitat à Caudan (Morbihan). Cette commune se trouve à proximité du Blavet, un autre fleuve côtier.

Que savons-nous sur ces populations du Bronze ? La réponse reste encore proche de « rien ». Nous ne proposerons pas des descendants d'Arméno-Ibères car nous pensons que la navigation maritime se développa (bien) au-delà de l'imaginaire archéologique réduit actuellement à la Phénicie.

Nous allons considérer un projet collectif de recherche (3) sur l'âge du bronze en Bretagne. Dans un premier temps, nous nous concentrerons sur l'habitat. Avant le Bronze ancien, entre 2500 et 2100 avant notre ère, on recense une quinzaine de constructions de culture campaniforme.

> *La culture campaniforme, ou simplement le Campaniforme (en anglais Bell-Beaker culture, en allemand Glockenbecherkultur), est une culture qui se développa en Europe ainsi qu'en Afrique du Nord approximativement au cours du IIIe millénaire avant notre ère, couvrant le Chalcolithique et une partie du Bronze ancien européen. Elle doit son nom aux gobelets céramiques en forme typique de cloche retrouvés dans les sépultures. L'origine et la diffusion de la culture campaniforme demeurent un phénomène fort complexe en raison de son développement dans l'espace et dans le temps. Néanmoins, les analyses génétiques faites au cours des années 2010 semblent montrer une origine unique de la culture campaniforme à l'est de l'Europe centrale dans une population issue des migrations de la culture Yamna. Cette culture se diffuse ensuite dans toute l'Europe centrale et occidentale par migration importante de populations.* Source : Wikipédia

On associe la culture Yamna aux Proto-Indo-Européens (PIE). Pour l'origine géographique, la génétique nous oriente actuellement vers les steppes de la Volga jusqu'au nord du Caucase. Cette culture se propagea donc en Europe et des Sud-Caucasiens (ex-Ibères d'Orient, etc.) restent des candidats migratoires pour une Armorique excentrée et accessible par voie maritime.

Pour le Bronze moyen, on note une seule maison en pierres sèches : celle de Beg ar Loued (île de Molène, Finistère). On peut questionner son insularité : nouveaux migrants ou marginaux du continent ? Le collectif de recherche penche (non sans raison) pour la seconde option. On trouve également une enceinte de quatre hectares à Bel-Air (Lannion, Côtes-d'Armor). Elle présente une entrée unique à laquelle s'ajoutera un porche à ossature bois. Son édification remonterait à 1900 ans avant notre ère. Pour l'instant, faute d'habitats « intra-muros », l'archéologie ne peut valider la fonction résidentielle de l'enceinte.

Le Bronze moyen reste un parent pauvre en matière de découvertes. On note tout de même l'agrandissement de bâtiments et des plans de maisons plus ou moins circulaires.

Ces derniers annoncent le plan circulaire qui dominera le Bronze final. Un élément surprend l'archéologie. Le Bronze moyen affichait des systèmes parcellaires (pour « délimiter ») alors que le final s'en affranchit et multiplie les hameaux. Par contre, de nouvelles enceintes fleurissent, parfois barrées par de larges fossés associés à un rempart.

Cette transition entre des parcelles dispersées et des hameaux (sans parcelles) peut s'expliquer par une augmentation de la population mais peut aussi témoigner d'un changement culturel.

> *Plus tardivement, la région, alors au cœur des échanges entre les peuples du littoral atlantique européen, a constitué l'un des centres de la culture campaniforme puis de la culture de l'âge du Bronze Atlantique. C'est à cette époque que l'Armorique, habitée jusqu'alors essentiellement par les descendants des éleveurs qui avaient propagé l'agriculture depuis le Moyen-Orient, fut progressivement peuplée par des Celtes venus d'Europe Centrale.*
> Source : Wikipédia

Cela permet de préciser que l'Armorique passe de l'élevage à la communauté agraire. Par contre, la présence de « Celtes » durant le Bronze final relève encore de l'hypothèse.

> *Les géographes grecs Posidonios et Strabon décrivent les Armoricains comme issus du groupe des Gaulois belges ayant*

> *peut-être été contraints à émigrer en raison de l'invasion de Germains cisrhénans en Gaule belgique (voir également enclos belges ou picards) (…) Les fouilles archéologiques du sanctuaire de Ribemont montrent qu'effectivement vers -250 une invasion de Germains cisrhénans (Germani Cisrhenani) de très grande ampleur a provoqué le refoulement en masse des autochtones belges*. Source : Wikipédia

L'administration romaine distinguait trois groupes de Gaulois : les Belges, les Celtes et les Aquitains (Basques). Les « Gaulois » partageaient un mode de vie similaire mais les trois groupes revendiquaient des cultures distinctes. Des essais précédents (*Scythia*, *Ibéria*, etc.) argumentent sur l'origine scythe des Belges et sur une origine ibère des Basques. Ils attirent aussi l'attention sur une confusion possible entre les Celtes de Provence (issus d'une migration maritime scythe) et les Celtes de Gaule (issus d'une migration continentale).

Cela dit, l'âge du fer et l'Antiquité pourraient nous permettre de statuer sur la présence (ou pas) de Celtes sur le sol armoricain.

1. Archéologie : un fragment de Bretagne représenté sur la plus ancienne carte d'Europe ?, Euronews

2. L'âge du Bronze en Bretagne, Bécédia (une encyclopédie multimédia en ligne sur la Bretagne)

3. Éléments pour une nouvelle approche de l'âge du Bronze en Bretagne ; le cadre chronologique et les formes de l'habitat, rapport d'activité 2016, Institut national de recherches archéologiques préventives

L'âge du fer

Reconstitution d'un village | Altburg, massif montagneux du Hunsrück
Auteur : Roßbacher | Wikipedia | Domaine public

Aucune population de la Gaule ne revendiquait une culture « celtique ». Cette terminologie reste une abstraction de colons grecs de Massalia (Marseille) qui désignaient sous le nom de *Keltoi* des populations de la région. Par la suite, Rome étendit cette appellation (*Keltoi*, *Celtae*) à toutes les populations comprises entre la Garonne (frontière nord des Basques antiques) et la Seine (frontière sud des Belges). Par contre, entre ces deux fleuves, la majorité des populations partageaient une culture commune qu'elle ne nommait pas.

Le géographe Pythéas (né au 4e siècle avant notre ère) désignait les Armoricains sous le nom de Timiens. Nous utilisons la compilation de l'historien Joachim Lelewel (1786-1861) car Pythéas ne laissa que des fragments d'ouvrage et des reproductions par d'autres auteurs antiques.

Il ajoute que les terres pointues de ces Timiens se prolongent par un promontoire dit Calbion (la presqu'île de Crozon ?). Selon Lelewel, le géographe Artémidore (né à Éphèse au 1er siècle avant notre ère) les assimilait aux Cossini (ou Ostioni), futurs **Osismi** de César.

Pour l'étymologie, nous pouvons proposer le grec *timaios* (hautement estimé), le latin *timens* (craignant) ou le… norvégien *timian* (thym). Pour le reste, nous ne

comprenons pas l'assimilation entre le générique Timien et la tribu des Cossini. Cela dit, Ostioni pourrait dériver du latin *ostium* (embouchure) mais le suffixe -ion (i) nous oriente encore vers le grec.

Les Osismes

> *Les Osismes (prononcer Ossimes), Osismii en latin (parfois appelés Ossismiens, mais cette dénomination est tombée en désuétude) sont un des peuples gaulois du groupe des Celtes armoricains. Le territoire des Osismes correspond approximativement à celui du département français du Finistère et à la partie occidentale de celui des Côtes-d'Armor. Leur oppidum principal semble avoir été le camp d'Artus situé à Huelgoat (…) Ce peuple est très mal connu.* Source : Wikipédia

En 2007, le site archéologique de Rosquelfen (Laniscat, Côtes-d'Armor) permit de mettre à jour un trésor osisme. Il comprenait un ensemble de 545 pièces de monnaie.

> *Ces monnaies portent à l'avers une tête humaine à gauche, chevelure disposée en grosses mèches. Un double cordon perlé entoure la chevelure et se termine à chaque extrémité par une petite tête coupée ; devant la face, un sanglier. Au revers, un homme monte un cheval non androcéphale. Il brandit de la main droite une lance et tient un bouclier de l'autre main ; devant le cheval, un motif floral ; sous le cheval, un sanglier enseigne.* Source : Wikipédia

La symbolique du sanglier, très présente dans la culture celtique, se propagea aussi dans la Grèce mycénienne, en Germanie et même en Inde. Ces monnaies rappellent celles des puissants Bituriges, une population qui résidait entre la Loire et le Massif central. Au 4e siècle avant notre ère, ils participèrent au sac de Rome avec les Sénons menés par Brennos (Brennus). L'étymologie de leur nom laisse peu de place au doute : du gaulois *bitu*, monde, et *rig*, rois.

> *Au Ve siècle av. J.-C., le peuple gaulois des Bituriges Cubes développe une vaste agglomération proto-urbaine étendue sur plusieurs dizaines d'hectares et en contact étroit avec les*

> *Arvernes (Luern, Vercingétorix) et la Méditerranée (Marseille, Golasecca, Étrurie padane, etc.)*. Source : Wikipédia

L'étymologie du terme gaulois *bitu* pose un défi. Soit on considère le proto-indo-européen *gwei*, soit on opte pour le gaélique *bith*. Or, *gwei* désigne la vie alors que *bith* désigne le monde. D'ailleurs, en gaulois, *bitu* possède ce double sens (1). Or, la culture gaélique nous mène à l'antique Irlande.

Comme les chefs de cette île ne se séparaient jamais de leurs druides (*Lebor Gabála Érenn*, etc.), cela souligne une proximité culturelle entre des populations d'outre-Manche et d'autres continentales. Enfin, d'un point de vue maritime, l'ancienne capitale des Bituriges (l'actuelle Bourges) reste accessible de l'Atlantique par la Loire, le Cher puis l'Yèvre.

Les Coriosolites

> *Le nom des coriosolites nous est connu sous différentes formes latinisées (…) Ce nom est également attesté au singulier sur une inscription gallo-romaine : Coriosolis « Coriosolite ». On peut y reconnaître l'élément celtique corios « armée, troupe ». Cet élément est fréquent dans les ethnonymes gaulois (…) et les anthroponymes, ainsi que quelques toponymes tels que Coriallo/*Coriovallum (appellation primitive de Cherbourg) et Coriovallum, nom celtique primitif (IIIe siècle) de la ville de Heerlen aux Pays-Bas. Le second élément, — solit —, — suelit — ou — sult —, est de sens inconnu. Les Coriosolites résidaient sur l'actuel département des Côtes-d'Armor, de l'Ille-et-Vilaine et du Morbihan*. Source : Wikipédia

Concernant l'inconnu *solit*, nous proposons de retirer le *s* car dans l'indo-européen commun, *korios* (*corios*) demeure un mot singulier. Du coup, si le *o* assure seulement la liaison, *lit* pourrait nous orienter vers le grec *lithos* (pierre) ou le gaélique *lith* (brillant). On pencherait plutôt pour une armée brillante que pour une armée de pierre.

Les Riedones

> *Les Riedones ou Redones (parfois francisés en Riédons) sont un peuple celte du nord-ouest de la Gaule. Leur territoire se situe dans l'actuel département d'Ille-et-Vilaine qu'ils partageaient avec les Coriosolites à l'Ouest. Ils ont donné leur nom à l'actuelle ville de Rennes (…) L'appellatif Riedones procède d'une racine celtique red — (redo en gaulois, riad en irlandais, que l'on retrouve en balte et en germanique) signifiant « aller à cheval », et par extension « aller en char ». Les Riedones étaient donc les « cavaliers » ou les « conducteurs de char ».* Source : Wikipédia

La civilisation mycénienne pratiquait la course de chars 1500 ans avant notre ère. D'un point de vue archéologique moyen-oriental, l'utilisation de chars de combat remonte au siège de Salatiwara en pays hittite au 18e siècle avant notre ère. Cela dit, un coffre de bois du 26e siècle en provenance d'Ur (Sumer) représente des soldats dans des chars tractés par des bœufs ou des ânes.

Encore une fois, ce nom, Riedones, entretient la confusion entre le gaulois (*redo* sans le *i*) et le gaélique (*riadh*). À nouveau, nous penchons pour la seconde option. Comment expliquer le suffixe *n* (*redo-n*) alors que le suffixe *on* (*riadh-on*) offre des options (2) ?

À ce stade de notre incursion monétaire et linguistique au nord de l'Armorique, nous identifions une culture gauloise (voire gaélique) et deux gaéliques. La proximité maritime des îles britanniques peut-elle expliquer des migrations protohistoriques ? En tout cas, dans l'autre sens, l'archéologie sait déjà que les migrations de la Gaule vers ces îles remontent au moins à 900 ans avant notre ère (3). On peut donc considérer un flux migratoire réciproque. Enfin, l'étymologie militaire de deux noms de populations indique-t-elle la sédentarisation de troupes originaires des îles ? Dans ce cas, ces dernières résultaient-elles du sac de Rome en l'an 390 avant notre ère ?

Les Namnètes

> *Les Namnètes sont un peuple gaulois de l'ouest de la Gaule, dont le territoire correspond approximativement à la partie nord du département de la Loire-Atlantique. Ils ont donné leur nom à la ville de Nantes. Il est généralement rattaché à une racine celtique*

> **nant correspondant à la notion de cours d'eau, ou de vallées, peut être d'origine préceltique.* Source : Wikipédia

Pour l'étymologie, plusieurs termes gaulois restent en compétition : *namanto* (ennemi), *nametos* (neuvième), *nanto* ou *nantu* (vallée). Cela dit, la concaténation des lettres *mn* pose un défi. Le seul verbe gaulois qui les concatène (*nemnali*) s'assimile au gaélique *nemnall* (célébrer) (4). Or, la seconde racine, *nèt*, diffère. En gaélique, elle indique le nid (*net*, *nit*) ou le combat (*néit*). Enfin, comme un mot *nam* reste introuvable dans les deux langues (gaulois et gaélique), nous pencherions pour le *naem* (*noím*, etc.), soit l'adjectif « sacré ». Cette hypothèse nous mène encore vers une étymologie militaire.

Les Vénètes

> *Ce peuple gaulois est connu à travers les mentions de Jules César dans ses Commentaires sur la Guerre des Gaules. Au Ier siècle av. J.-C., il réside dans l'actuel département du Morbihan et a donné son nom à la ville de Vannes. Les Vénètes ont parfois été alliés avec la Confédération armoricaine bien que Jules César ne les intègre pas à sa liste des peuples d'Armorique.* Source : Wikipédia

Cela commence de façon peu banale : César ne les intègre pas dans sa liste des populations armoricaines. Pour comprendre, on doit connaître l'importance du commerce de l'étain à l'époque : ce métal participait à la fabrication d'ustensiles, de bijoux, de pièces de monnaie et même d'armements.

Les principales mines se trouvaient sur les rivages de la Manche : au nord de l'Armorique et au sud de la Grande-Bretagne. Pour l'approvisionnement de l'Europe de l'Ouest, les Vénètes concurrençaient les Pictons (Poitevins actuels) qu'ils finirent par évincer. Enfin, leur relation avec une supposée « Confédération » armoricaine traversait des hauts et des bas.

Pour l'étymologie, on considère généralement la racine indo-européenne **u̯eni* (*veni*) qui désigne le clan. Ensuite, on « dérive » en — *et* —. Ces Vénètes peuplaient plusieurs régions d'Europe sous différents noms : les Venostes dans les Alpes, les Venetulani dans le Latium, les Venedi et les Wendes en Germanie. Sous le même nom, ils vivaient dans l'actuelle Vénitie (et donneront leur nom à Venise).

S'ils descendent des Énètes, Homère, dans son *Illiade*, identifiait leur terre d'origine : la Paphlagonie (Asie Mineure, actuelle Turquie). D'une façon générale, peu importe leur implantation, ils possédaient la bosse du commerce et maîtrisaient la navigation maritime. À ce sujet, César craignait leur flotte et lorgnait leur commerce de l'étain.

En résumé, à l'exception (peut-être) de parents bituriges, nous ne trouvons pas beaucoup de Celtes en Armorique. César distinguait deux puissantes « confédérations » gauloises : la belge et l'armoricaine. Aucun Celte (au sens Gaule celtique) ne vivait en Gaule belgique. Nous soupçonnons donc qu'aucun Celte ne vivait en « Gaule armorique ». Finalement, l'administration romaine intégrera cette dernière dans la Gaule celtique.

1. Gaulish Glossary, The Indo-European Database (TIED) | bitu —, Wiktionnaire
2. Dictionary and Language Library, Foras na Gaeilge
3. Early migration from France may have brought Celtic languages to Britain, Science
4. The electronic Dictionary of the Irish Language (eDIL), Arts and Humanities Research Council (AHRC)

L'Antiquité

Guénolé de Landévennec | Église Saint Guénolé | Batz-sur-Mer, Loire-Atlantique
Auteur : Selbymay | Wikipedia | CC BY-SA 3.0

Un essai précédent (*Brittia*) traitait de la colonisation de l'Armorique. Nous nous contenterons donc de deux acteurs mythiques (?) de cette colonisation : Conan Mériadec et Guénolé de Landévennec.

Conan Mériadec

> *Conan Mériadec ou Mériadoc selon la graphie armoricaine est inconnu de Nennius, d'Orose, de Bède et de Gildas le Sage ainsi que des historiens francs comme Grégoire de Tours. Il est par contre longuement évoqué par Geoffroy de Monmouth dans son « Historia regum Britanniae » rédigée entre 1135 et 1138 où il est présenté comme le neveu du roi de l'île de Bretagne Octavius qui reçoit le royaume de Bretagne de Maximianus. Selon Alan J. Raude, « Gaufrei de Monmouth en fait un des personnages de sa fiction pseudo-historique Historia Regnum Britanniæ », ce qui a brouillé sa réalité historique.*

Alan Joseph Raude nait à Courbevoie en 1923. En 1939, il étudie l'art et l'histoire à l'École Pratique des Hautes Études (Sorbonne). En 1945, en Allemagne, il officie comme sergent-interprète dans les Welsh Guards de l'infanterie britannique. En

1948, il occupe un poste de traducteur technique. En 1950, il travaille dans un centre d'ingénierie « du fer » (racheté par IBM en 1953). En 1953, il adhère au Gorsedd de Bretagne qu'il quittera pour le réintégrer en 1980. En 1961, il dirige une coopérative agricole à Landerneau. Il s'impliquera également dans l'Église Orthodoxe Celtique. Entre 1996 et 2001, il publie trois ouvrages dont *L'origine géographique des Bretons armoricains* (1996). Il réalisera aussi des enquêtes de terrain pour Ar Gedour, un blog breton d'information sur l'actualité spirituelle et culturelle de Bretagne. Il décède en 2017.

> *Selon Alan J. Raude, « Gaufrei de Monmouth en fait un des personnages de sa fiction pseudo-historique Historia Regnum Britanniæ », ce qui a brouillé sa réalité historique. Arthur de la Borderie estime, pour sa part, que « sans Geoffroy de Monmouth, Conan Mériadec n'existerait pas ; c'est chez lui que tous nos historiens l'ont pris, sauf à le transformer plus ou moins. »*

On résume : sans l'ouvrage médiéval de Monmouth, Mériadec n'existe pas mais avec cet ouvrage, sa réalité historique reste brouillée (?). Nous confirmons le discours de la Borderie (1827-1901) : sans Monmouth, Mériadec ne parvient pas jusqu'à nous. Un de nos essais (*Troia*) analyse les trois premiers livres (sur douze) de Monmouth et argumente sur un récit romancé et non une fiction (sans préjuger des neuf derniers). Enfin, à la lecture de ce qui suit, on comprendra mieux pourquoi Raude et la Borderie vouent le récit aux gémonies.

Nous utiliserons la traduction anglaise en prose d'Aaron Thompson, publiée en 1718 et révisée en 1842 par John Allen Giles. Cela s'explique par l'absence de traductions françaises fidèles au texte de Monmouth.

Mériadec apparaît dans le chapitre 9 du livre 5. Dans les années 380 de notre ère, Eudaf Hen « Octave » règne sur les Ewyas mais aussi sur les Bretons (au sens Britanniques). En effet, Eudaf mit fin à la colonisation romaine. Il siège à Caernarfon (aujourd'hui, une ville au nord-ouest du Pays de Galles). *Hen* désigne le vieux en gaulois. Par contre, le suffixe *af* reste gallois.

Extrêmement âgé et sans descendance masculine, Eudaf cherche des options. Dans son entourage, certains considèrent sa fille apte, d'autres suggèrent son neveu : Mériadec. De son côté, le dux (duc, chef) de Cornouailles suggère un sénateur,

Maximien, romain de père britannique (car les relations avec Rome demeurent tendues).

Mériadec n'apprécie guère. Le sénateur, ambitieux, se déplace sur l'île de Bretagne à la tête d'un corps d'armée. Comme Eudaf ne supporte pas qu'on lui force la main, il confie le commandement militaire à Mériadec et le somme de chasser les Romains de l'île. Finalement, le sénateur évite l'affrontement et s'invite à Londres.

Le dux de Cornouailles persuade Eudaf de donner la main de sa fille et son titre à ce sénateur. Officiellement (hors récit), en l'an 380, un certain **Maximus** devient *Comes Britanniarum*, général des troupes mobiles et permanentes de l'île de Bretagne.

Du coup, Mériadec rallie l'Albanie (le nord actuel de la Grande-Bretagne), lève une armée et fonds sur les forces romano-bretonnes. Après plusieurs affrontements qui semèrent le chaos au sein de la population, les deux protagonistes se réconcilient. Officiellement, en l'an 381, Maximus combat victorieusement une incursion de Scots et de Pictes. En juin 383, ses troupes le proclament empereur. En juillet, l'empereur Gratien décède.

Le nouvel « empereur » lorgne la Gaule. Son armée débarque en Armorique avec Mériadec à sa tête. Un certain Imbaltus les affronte. Il perdra quinze mille hommes, tous Armoricains. Selon la Borderie, dans son ouvrage *Histoire de Bretagne*, l'empire restait capable de mobiliser treize mille hommes dans la région. Le sénateur ne s'arrête pas en si bon chemin d'autant que Mériadec lui jure fidélité. Redonum (Redon) tombe en vingt-quatre heures. Les défenseurs de la ville, effrayés, prirent la fuite et oublièrent leurs… familles derrière eux.

Pour le reste, villes ou villages, on parle d'un carnage : les soldats n'épargnent que les femmes. Le sénateur devient maître de l'Armorique et les autres provinces de la Gaule s'inquiètent. Comme une conquête plus vaste exige des fonds plus importants, le sénateur augmente son budget en recrutant des… pilleurs (sur les territoires voisins ?).

Monmouth affirme que le premier flux migratoire entre l'île de Bretagne et l'Armorique repeupla la péninsule armoricaine et ce, à l'initiative du sénateur. Il fixa même le nombre d'immigrants : cent milles. Ensuite, il soumet une partie de la Gaule, marche sur la Germanie et siège à Triers (Trèves, proche du Rhin).

Officiellement, les troupes de Maximus débarquent à l'embouchure du Rhin sans mettre les pieds en Armorique. L'armée de Germanie rallie sa cause. L'empereur Gratien, basé à Trèves, prend la fuite puis perd la bataille de Lutèce (Paris). Sa capture et son exécution à Lugdunum (Lyon) permettent à Maximus de contrôler les Gaules et l'Espagne. Il installe effectivement sa capitale à Trèves. Enfin, il propose une cohabitation pacifique avec Valentinien II, le successeur de Gratien.

De son côté, Mériadec gouverne les Armoricains. Du coup, des corps d'armée gaulois et aquitains (lassés des pillages ?) le harcèlent. Victorieux, Mériadec occupe de nouveaux territoires et adresse une requête au dux de Cornouailles : une émigration de futures… femmes pour ces soldats. En effet, il ne souhaite pas que ses hommes se « mélangent » avec des Gauloises. Cela laisse entendre qu'il n'assimile pas les Armoricains aux Gaulois.

Finalement, cette immigration n'aboutira pas car une tempête engloutira des milliers de femmes « volontaires ». Il reste à savoir ce que deviennent les troupes de Mériadec en Armorique. Pour la Borderie, soit elles n'existent pas (car Monmouth fabule), soit les forces romaines les exterminent. Or, Monmouth précise qu'Imbaltus (le *Comes* armoricain ?) perd quinze mille hommes, soit toutes les forces impériales mobilisables sur le sol armoricain.

La Borderie argumente (à juste titre) qu'un document de l'empire de l'an 400 atteste que ces forces impériales restaient intactes. Or, entre 383 et 388, Maximus définissait les forces dans toutes les Gaules. S'il décide de remplacer les forces perdues d'Imbaltus par celles de Mériadec, qui peut le contrarier ?

Nous laisserons le soin au lecteur de lire les autres chapitres du texte d'origine (1) ou de notre traduction libre (2). Cela dit, l'histoire de la Bretagne actuelle commence vraiment lors de la migration suivante. Cette dernière apportera la dimension culturelle que nous connaissons aujourd'hui.

Guénolé de Landévennec

Un de nos essais précédents (*Brittia*) interrogeait la première migration et son manque de toponymes bretons. On peut penser que le sénateur ne trouva point de volontaires au Pays de Galles et en Cornouailles (qui, à l'image de la Bretagne

actuelle, s'expriment encore dans des langues brittoniques). Dans ce cas, il pouvait les trouver chez ses locuteurs latins et gaéliques (voire en « Albanie »).

La seconde vague migratoire entre la Grande-Bretagne et l'Armorique évitera le nord de l'Armorique (« occupée »). Elle s'installera donc au sud et fondera principalement deux pays : le Bro Gerne (Cornouaille, Finistère Sud actuel) et le Bro Waroch (Morbihan). Le premier deviendra le théâtre d'une saga (et d'une cité) légendaire.

Monmouth ne couvre pas cette migration. Par contre, il décrit une autre (bien) plus tardive à l'époque d'Alain, neveu de Salomon (le petit-fils de Nominoë). À l'époque, l'île devenait la proie d'une « famine grave et mémorable » dans un contexte où les Saxons restaient contenus (et tributaires). Pour Monmouth, la mainmise de ces derniers sur l'île doit tout à cette famine. De nouvelles troupes saxonnes, débarquées au Northumberland, démembreront les structures politiques et sociales de l'île. Néanmoins, l'ancienne Bretagne (Grande-Bretagne) se restaurera au Pays de Galles et perpétuera des traditions.

On ne connaît qu'un seul auteur qui participa à cette migration : Guénolé de Landévennec. On lui devrait la rédaction initiale du *Cartulaire de l'abbaye de Landévenec*, maintes fois revue et corrigée par des copistes médiévaux. La Borderie republiera, sans le traduire, ce cartulaire en 1888 pour le compte de la Société archéologique du Finistère (3).

En fait, aucun auteur ne s'attela à cette tâche de traduction. Cela peut s'expliquer par l'antiquité du latin et le style poétique de l'ouvrage. On devra attendre 2015 pour une publication collective d'une traduction des chartes les « plus importantes » par les Presses Universitaires de Rennes.

Nous nous intéresserons qu'aux chapitres 15 à 21 du livre 2 que nous traduirons du latin. Nous utilisons le lemmatiseur et analyseur *Collatinus-web* de Biblissima.

Ces chapitres évoquent le légendaire Gradlon, premier chef supposé du Bro Gerne. L'auteur du *Cartulaire*, Guénolé (supposément) le décrit comme un de ses contemporains.

Dans le **chapitre 15**, un copiste médiéval inséra un anachronisme. Des « Normands » menacent les Cornouailles britanniques (vers l'an 410…). Évidemment, on parle de Saxons et/ou de Jutes.

Interea ad regem volitabat fama Gradlonum,
Celsi qui summa tenuisset culmina sceptri
Occidue partis, moderator Cornubiorum :

Cet extrait précise que la renommée de Gradlon parvenait aux oreilles du *moderator* des Cornubiens, soit le dirigeant des Cornouaillais britanniques. Le chapitre précise en outre qu'un évêque acheta la paix avec les « Normands » et que ces derniers respectaient la « longue » frontière des Cornouailles. Cette invasion coïncide avec le départ définitif, en 410, des troupes romaines stationnées dans l'île. L'empire doit en effet sécuriser le continent contre d'autres invasions. Enfin, trente ans plus tôt, le christianisme devint la religion d'État de l'île.

À ce stade du chapitre, on se demande où se trouve Gradlon. Généralement, la « renommée » de quelqu'un suppose un certain éloignement. Enfin, la présence d'un modérateur suppose l'existence de plusieurs pouvoirs à… modérer.

Jam tunc, quinque ducum truncato vertice,

Guénolé précise que le pays comptait cinq chefs privés de « sommet ». Cela confirme l'utilité d'un modérateur.

Testis et ipse Liger fluvius est, cujus in albis
Acta acriter fuerant tunc ripis proelia tanta,

L'auteur ajoute que des combats font rage sur les rives du Liger, soit de la… Loire. Nous savons par Monmouth que Mériadec doit défendre les frontières de l'Armorique contre des incursions gauloises et aquitaines. Dans ce cas, une frontière naturelle, la Loire, reste aux premières loges.

Guénolé n'associe pas la renommée de Gradlon à ces combats. Par contre, il décrit un personnage (sans le nommer) qui « marche avec crainte » (vers les rives de la

Loire ?). Il possède de nombreux biens, une grande influence et de vastes étendues de terre. Enfin, il implore (dans une longue litanie) *Talia* (Thalie, la muse grecque ?).

Comment Guénolé (un ecclésiastique) peut-il retranscrire la litanie d'un riche personnage ? Soit il l'accompagne (et note), soit il rédige ses propres… mémoires. Comme l'auteur ne cite pas le nom du personnage, on penche pour la seconde option. Enfin, étant donné que la chrétienté ne manque pas de héros autrefois fort aisés (et païens), cela peut-il encore nous surprendre ?

Le **chapitre 16** présente peu d'intérêt puisqu'il se résume à une seconde litanie sur la cupidité et la vanité. Le **chapitre 17** propose un thème similaire mais semble évoquer une conversion du dieu « Tonnerre » (Jupiter) au dieu du Christ :

« Benignus, Christi dilecte Dei, per cuncta parabor Haec
mandata tua jussus servire Tonanti. »

Dans le **chapitre 18**, l'action reprend. L'auteur utilise le « je » pour désigner le riche personnage. Ce dernier s'affaire et prépare le cadeau du roi (du modérateur) ? Un prêtre, Rioco (Riocus), et un saint moine l'accompagnent. Le premier jouit d'une certaine notoriété mais reste à notre époque, un inconnu.

Avec le **chapitre 19**, nous entrons dans le vif du sujet.

Rura vel ima regens, Gradlonus jura teneret
Cum doctus terrena ;

On apprend que Gradlon gouverne une « campagne » (des « basses terres » ?) et qu'il détiendra un jour les « lois » (quand il aura appris les « choses », quand même). Il administre également la population de Corentin (de Quimper, on suppose). L'auteur décrit ce dernier comme un ermite de haut rang qui remplit un rôle d'espion (d'observateur ?). Par contre, des ecclésiastiques ne semblent pas le tenir en grande estime.

ob hoc intentus, cito discutiebat orta,
sed innumeros stabilita in pace sedabat;

Apparemment, Corentin ne chôme pas : les soulèvements (de sa population) ne manquent pas. La plupart, il les règle pacifiquement mais certains doivent être « dispersés ». Selon Albert le Grand (1599-1642), Corentin nait à Locmaria (Finistère) vers 375. Dans le récit de Monmouth, rien n'indique que Mériadec met les pieds en Armorique avant 383. Corentin nait donc dans une culture gallo-romaine.

Les soulèvements peuvent s'expliquer par la défaite des troupes romaines contre celles de Mériadec. Monmouth prétend aussi que ces dernières massacraient les hommes d'Armorique (en âge de porter les armes ?). Enfin, tout indique que Corentin collabore avec les occupants. Cela pourrait expliquer la méfiance des ecclésiastiques locaux.

Ensuite, Guénolé vante les vertus du regretté Uuingualoeus, un « abbé » des ermites. Dans la foulée, il rend hommage au moine Tutgualus. Ce dernier ne peut s'assimiler à Tugdual de Tréguier (né des décennies plus tard) à moins qu'un copiste médiéval en profite pour ajouter un hommage anachronique.

Le **chapitre 20** se résume à une métaphore difficile à interpréter et évoque Ninive, des lions, la Judée, des aigles, etc. Cela souligne néanmoins le climat ambiant (de guerre). Enfin, le **chapitre 21** évoquerait des menaces pour la *Cornubia*, les Cornouailles britanniques.

En résumé, le texte ne confirme pas le lien entre Gradlon et Corentin, ne précise pas le rôle de Gradlon mais accentue les épreuves de l'Armorique en général et de la Cornouaille en particulier. Enfin, on regrette la rupture entre les chapitres 15-18 et 19-21. Les premiers nous promettaient les tribulations d'un personnage grand-breton alors que les seconds se résument à de vagues observations sur un personnage armoricain. En fait, nous pensons que des copistes médiévaux altérèrent profondément le récit d'origine.

1. The British history of Geoffrey of Monmouth, Aaron Thompson
2. Traduction de *The British history of Geoffrey of Monmouth*
3. Cartulaire de l'abbaye de Landévenec, Arthur de la Borderie

Conclusion

L'Irlande peut se targuer de six phases majeures de colonisation et la Bretagne pourrait en revendiquer presque autant.

Au néolithique, de mystérieux migrants méditerranéens érigent des sites mégalithiques. À l'âge du bronze, des migrants indo-européens pourraient expliquer un profond changement culturel. À l'âge du fer, d'autres s'affublent de noms à consonance militaire et gaélique. Au milieu de l'Antiquité, des colons romains affluent. Enfin, au crépuscule de cette période, des migrants britanniques profitent de la chute de l'empire et s'octroient une nouvelle terre. Cette dernière deviendra un refuge culturel.